

Le roi se meurt

Stanley Péan

Volume 49, Number 1-2 (275-276), March 2007

La mort du Québec : pour qui sonne le glas?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22258ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Péan, S. (2007). Le roi se meurt. *Liberté*, 49(1-2), 87–91.

Le roi se meurt

Stanley Péan

Au mitan des années 1980, le célèbre scénariste et producteur de télévision américain Gene Roddenberry avait réussi à convaincre la Paramount Pictures de lancer une deuxième série *Star Trek* relatant les aventures d'un nouvel équipage patrouillant le cosmos trois générations après le XXIII^e siècle, où se situait la série originale. À la barre de l'Enterprise-D, le créateur avait assigné le sage capitaine Jean-Luc Picard, qu'il aurait initialement conçu comme un Canadien français, un Québécois. Selon la rumeur, c'est au terme de discussions animées avec les patrons de la Paramount sur son projet que Roddenberry avait fini par entendre raison : dans ce XXIV^e siècle utopique, ultrasophistiqué, ouvertement multiculturel et pluriethnique, régi par une rectitude politique à faire grincer des dents les aboyeurs en titre de nos radios « parlées » matinales, il n'y aurait selon toute vraisemblance plus le moindre spécimen d'*homo quebecensis* en vie.

Pour résumer l'histoire, les bonzes du studio n'avaient pas de problème à ce que *Star Trek: The Next Generation* postule l'expansion toute pacifique d'une fédération intergalactique, la cohabitation de toutes ces races extraterrestres humanoïdes au front bosselé ou aux oreilles pointues, la possibilité que des astronefs sillonnent l'espace à des vitesses exponentielles supérieures à celle de la lumière, l'existence de mille millions de merveilles et de mystères... mais imaginer un Québécois, qui plus est capitaine dans la flotte intersidérale, était apparemment un affront à la crédulité consentante des *trekkies* les plus fervents, un affront à la vraisemblance elle-même.

Un Québécois, au XXIV^e siècle ?

Allons donc, Monsieur Roddenberry, *poussez mais poussez égal !...*

C'est ainsi, selon la légende, qu'il fut décidé que le personnage intrépide de Jean-Luc Picard (immortalisé aux petit et grand écrans par Patrick Stewart, comédien très *British* aux antécédents shakespeariens) serait... un Français de France, descendant d'une noble famille de vigneron !

Je n'oserais certifier l'authenticité de cette anecdote, qui circule depuis des années, néanmoins je la cite d'entrée de jeu parce que non seulement elle mérite de l'être, mais elle constitue une belle illustration de mon propos. Dans cette fameuse entrevue avec Michel Vastel de *L'Actualité* qui a provoqué la controverse que l'on sait, et que les méchantes langues auraient pu croire expressément orchestrée pour mousser la sortie de *La concierge du Panthéon*, son plus récent roman, le romancier-éditeur-cinéaste Jacques Godbout, manifestement plus pessimiste (ou lucide, à vous de trancher) que les patrons de la Paramount Pictures, fixait la disparition de la culture franco-qubécoise plus ou moins précisément à 2076, soit cent ans après la première élection au pouvoir du Parti québécois. Des réactions intempestives et virulentes, on s'en souvient, ont fusé de toutes parts, auxquelles l'auteur de *Salut, Galarneau !*, en pleine campagne de promotion de son roman, a fini par répondre dans une lettre ouverte parue dans *Le Devoir* et reprise en ces pages, lettre où Jacques Godbout déplorait la difficulté de tenir au Québec un véritable débat d'idées. (Le romancier-cinéaste-éditeur n'avait d'ailleurs pas tort de souligner cette conséquence de notre obsession nationale pour le consensus mou, de notre prédilection compulsive pour le bon-ententisme grégaire qui trop souvent muselle la parole et la pensée au pays de Maria Chapdelaine.)

Oublions donc un instant le ton *grand seigneur* et vaguement moralisateur que privilégie d'ordinaire l'éminence grise de nos lettres pour recentrer le débat autour de son propos. Car enfin, dans son échange avec Vastel, qu'a donc affirmé Jacques Godbout de si grave pour qu'il s'ensuive la tempête dans un

verre d'eau que l'on sait ? Qu'a-t-il proféré qu'il n'avait pas déjà postulé dans son roman *Le temps des Galarneau* (1996) et que n'avaient pas affirmé bien avant lui démographes, sociologues, cinéastes et autres inquiets de la suite du monde ? Nul besoin d'être une tête à Papineau pour savoir que le peuple franco-qubécois dit « de souche », celui dont les aïeux ont défriché ce bout de continent pour y fonder la Nouvelle-France, éprouve quelques difficultés à renouveler ses effectifs. Nul besoin de posséder des dons de clairvoyance pour constater que ce peuple, qui avait pourtant répliqué à la Conquête du pays par les Anglais avec une historique « revanche des berceaux », assiste depuis des années sans trop s'en soucier à la diminution de son poids démographique dans la Confédération canadienne.

Ces derniers temps, on a beaucoup ergoté sur le problème de l'intégration à la société québécoise des communautés culturelles (ces « ethniques », dont le vote majoritairement fédéraliste aurait été l'une des deux causes de la défaite référendaire de 1995), sur le repli tribal de certains membres de ces communautés, et sur ces « accommodements raisonnables » qu'exigerait supposément cette intégration. Récemment encore, un sondage à la méthodologie pour le moins problématique fournissait aux médias de la constellation Quebecor des manchettes sensationnalistes à souhait (« 59 % des Québécois admettent qu'ils sont racistes ! »). Toutes ces discussions oiseuses et aussi futiles que les billets d'humeur d'un Richard Martineau (partenaire d'escrime de Godbout le temps d'un superficiel pamphlet à deux voix, *Le buffet*) ne devraient pas nous faire perdre de vue l'alpha et l'oméga du problème : le déclin démographique de la communauté franco-qubécoise dite « de souche », autrefois clairement majoritaire, et son apparente incapacité à s'affirmer sans équivoque comme la composante déterminante d'une société d'accueil bienveillante, certes, mais souveraine et maîtresse chez elle.

Mais, au-delà des réalités démographiques aussi incontournables que désolantes, l'avenir de notre culture dépend de l'adhésion de tous à l'idéal d'une société résolument francophone, laïque et moderne, fondée sur une Histoire commune ou appelée à le devenir et sur des valeurs partagées d'équité et d'égalité, de respect et de solidarité entre ses membres, peu importe leur appartenance ethnique, leur langue maternelle ou leurs croyances religieuses.

Aussi, en définitive, peu importe les motifs qu'on peut ou non prêter à Jacques Godbout pour avoir lancé sa brique dans le pavé et tenté de provoquer un débat sur la suite du monde en ce qui concerne la nation québécoise, il est essentiel de garder la tête froide et de recevoir les prédictions de l'oracle avec le grain de ciel qui convient, ainsi que l'a fait Jean-François Nadeau dans son fort amusant bilan de l'affaire paru dans *Le Devoir* du 26 août 2006.

Il y aurait certes quelque chose d'un peu cocasse à rapprocher le glas qu'a fait sonner un Jacques Godbout septuagénaire au déclin du souverain Bérenger 1^{er} dans le drame métaphysique *Le roi se meurt* d'Eugène Ionesco, auquel j'ai emprunté mon titre. J'en rappellerai pour mémoire les grandes lignes : au lever du rideau, après qu'un garde a annoncé solennellement la cour, le roi Bérenger 1^{er} entre dans la salle du trône et ressort, suivi des deux reines, Marguerite et Marie, de Juliette et du médecin. Dès le premier acte, les protagonistes discutent d'une situation préoccupante : un froid sibérien s'est installé, le chauffage *refuse* de fonctionner, le soleil se *rebelle* et les murs du palais se lézardent. La reine Marguerite fait des remontrances à sa consœur Marie, qui pleurniche devant cette dégradation, devant l'évidence de la fin imminente du règne de Bérenger 1^{er}. De retour sur scène, le roi se plaint de sa santé, de l'état du royaume, mais refuse d'admettre la réalité, même s'il convient que tout n'est pas pour le mieux après tout, que le sol a ramolli, que son armée royale

s'est volatilisée, que ses sujets vieillissent, et même si son médecin et les astres sont formels : c'est l'apocalypse.

Mais, sitôt fait ce rapprochement entre Godbout et Bérenger 1^{er}, une inquiétude vient nous tourmenter : et si, plutôt qu'un lointain cousin du romancier-éditeur-cinéaste, le souverain agonisant de Ionesco était une incarnation d'une certaine idée du Québec ?